

VILLE NOUVELLE

Neal Caffer

1.

La voilà, ma première image du moyen orient, proche orient plutôt. Voyez-vous je croyais la distinction claire dans mon esprit, la zone qui angoisse le monde comme un ado sans vocation inquiète ses parents étant le proche orient et celle où les effluves d'huiles lourdes et de gaz peuvent avoir des odeurs de poppers comme d'encens formant le Moyen orient. Tout d'un coup je doute. La Jordanie comme le Liban, la Palestine et Israël fait partie du proche orient quand l'Arabie saoudite, Qatar, Emirats Arabes Unis, Oman et Yémen composent le Moyen Orient, n'est-ce pas ? Au milieu de cette salle d'embarquement à Amman je n'étais plus trop sûr, ce devait être l'étrange groupe de pèlerins qui composait une bonne moitié de la salle qui me faisait perdre toute certitude. Je dis pèlerins car je ne savais absolument pas pourquoi ces gens étaient accoutrés de la sorte. Tout vêtu de blanc, encore aujourd'hui je suis absolument incapable de dire d'où ils venaient malgré quelques recherches, sommaires je l'avoue. La comparaison qui me vint instinctivement au moment de les décrire continue de me surprendre. J'avais l'impression de voir devant moi tous les descendants de Jean Baptiste se rendant au Jourdain. Plongé alors non pas dans l'eau bénite mais un abîme de perplexité, expression maternelle, je devais sûrement être rattrapé par des années passées sous les clés de voûtes et filtrées par la lumière des vitraux. Là aussi vestige d'une enfance pieuse malgré moi, l'endoctrinement par les bibles illustrées et les BD chrétiennes avait marché à plein.

Ces hommes torse-nu, en pagne, portant simplement sur leurs épaules des châles ou des plaides de tricots grossiers paraissent incongrus à mes yeux prompts à imaginer des peuples où aucun centimètre de peau superflu ne saurait être montré. Un niqab, et même deux, enfin ! Et le mari à l'air méprisant qui revient du bocal aménagé pour les pauses cigarettes. Quel soulagement de ne pas voir tous mes a priori balayés en seulement quelques minutes en terre d'islam. Rassuré mes pensées se recentraient, je repensais au passage du portail de sécurité 10 minutes plus tôt. Un français derrière moi dans la queue s'adressant à sa copine : "T'as installé un vpn sur ton ordinateur, tu sais qu'ils pompent toutes tes données sinon". Plus que partout ailleurs pensais-je ? Au moment de passer sous le portique je ne me rappelais pas avoir subi de contrôle entre deux correspondances jusque-là. Tout de beige vêtu un moustachu assez peu commode me tira de mes songes en m'ordonnant d'ouvrir mon ordinateur portable. Armé d'une espèce de spatule il sonda celui-ci puis m'ordonna de l'allumer. Voilà, après cinq minutes passées sur leur territoire les jordaniens savaient déjà tout de moi. Enfin, ils étaient en possession de quelques prises de notes légères, glanées sur les bancs d'une école de commerce plus que moyenne, d'un nombre assez remarquable de lettres de motivation et d'un historique internet qui laissait apparaître semble-t-il trois passions : le surf, le golf et les pires chansons pop. A moins qu'un groupe de hackers n'ait élu domicile dans mon appareil afin de surfer en toute impunité sur le dark net, je ne risquais pas grand-chose lors de ces quarante minutes d'escale. En effet, j'avais l'optimisme de croire qu'avec un billet deux fois moins cher que la moyenne, la promesse d'un bref intermède au sol serait tenue. Etant censé arriver à destination à deux heures du matin, les trois heures finalement passées à Amman me parurent bien insignifiantes.

A cinq heures j'atterrissais donc sur cette ville de cinquante kilomètres de long construite sur le sable. Une fois de plus mon bagage judéo-chrétien se rappela à moi en me faisant remarquer combien il était compliqué d'imaginer que quoique ce soit de durable puisse être construit sur de telles fondations. Je pourrais prendre comme excuse que la parabole me fut rappelé il y a peine trois mois, lorsque deux proches avaient compris que la manière la plus simple de trouver du sens n'était pas de se lancer dans la culture du rooibos au Burkina Faso, mais d'avoir le courage de partager leur vie. Mais non, définitivement, et contrairement aux arbres de ce pays, des idées étaient profondément ancrées en moi. Attention, aucune once de mépris de ma part envers les apôtres du nouveau départ pour leurs choix de vie, simplement la sensation peu agréable qu'ils ne peuvent s'empêcher de nous en faire part et, plus gênant, de nous convertir. Cependant, en majorité sans avoir l'intention de nous vendre un quelconque bouquin, ce qui est déjà une avancée notoire.

Je dois sûrement être aigri de ne pas avoir eu leur courage, de ne pas avoir arrêté mes 8 heures d'écran par jour pour élever des chèvres en Ardèche. Pourquoi les chèvres ? J'aurai pu dire la boulange. Cette pensée furtive me revient à chaque croc d'une viennoiserie bien briochée et croustillante, pas vous ? Ce doit sûrement être ce film que j'ai vu il y a un moment déjà. Il ne s'y passe pas grand-chose, des jeunes se rencontrent en vacances, il y a des regards, de la lumière, des moues. Qui n'aime pas les moues ? Moi-même assez peu loquace, elles me fascinent. Rien de très intéressant n'est dit, mais ils s'observent, se plaisent. Des corps bronzés, insouciantes se répondent sur la musique. Puis un intermède, l'un d'eux, photographe, veut surprendre une mise à bas et après, le sentiment étrange de ne jamais avoir été aussi fasciné et mis en haleine qu'à cet instant.

Non, tout ça est bien loin, je voyage dans un métro immaculé au milieu des building et des concessions automobiles, je longe une 24 voies entourée de billboards de 50 mètres de long. Entre les constructions on aperçoit ce qui avait été le désert et qui désormais n'est plus que le gris des terrains vagues. Très peu de verdure à l'horizon. J'ai parlé trop vite, voilà qu'une vaste étendue de fairways et de greens merveilleusement bien irrigués et tondus me fait face. Ce parfait carré posé au milieu des tours m'apaise, je ne suis venu que pour lui. Avant d'aller à sa rencontre il me faut un toit. En effet, il ne fait pas bon être un vagabond sur ces terres. De nos jours, car il n'y a pas si longtemps les habitants de ce pays ne juraient que par la vie sous tente. Mais quelques années auparavant un verrou a sauté. Voyez-vous, ce peuple est profondément humble, mais son génie technique, architectural, artistique ne pouvait être brimé plus longtemps et en 30 ans il a fait sortir du sable une cité que les perses et les romains n'auraient pas renier. Des observateurs de mauvaise foi pourraient arguer que les moyens techniques, les cerveaux et les bras qui ont œuvrés n'étaient pas véritablement natifs de ce pays. A ceux-là je retorque que des travailleurs de tous horizons étaient convoyés jusqu'aux cités antiques pour en ériger les murs et que leurs conditions de travaux et leurs compensations se confondent presque avec celles des philippins œuvrant aujourd'hui. Voilà qui devrait faire taire les contempteurs et les jaloux. Je vous prie de bien vouloir pardonner mon emportement mais le tropisme de ces gens me met hors de moi !

Entre moi et ma première visite le plan indiquait 8 min de marche depuis la sortie du métro. Je me gardais bien de me fier à cette information. J'avais été prévenu, à la lecture des groupes d'entraide français sur un réseau social bien connu, de la considération très relative apportée aux piétons dans cette ville. Première surprise, les autorités locales connaissent l'existence des trottoirs. Les subtilités concernant leurs largeurs et leurs continuités viendront sans tarder je n'ai aucun doute. La notion de passage piéton fera aussi doucement son chemin, c'est certain. En attendant je mène difficilement ma valise sur cette chaussée aléatoirement agencée. Après 20 minutes de marche je pénètre dans le lobby de Princess Tower, l'air conditionnée assèche ma transpiration, ou la refroidie. Pendant les longues minutes où je guette la réponse de mon contact qui ne m'a encore donné ni son nom, ni le numéro de l'appartement, je me dis qu'il serait tout de même idiot de m'enrhumer dès mon arrivée et sous 25 degrés. La responsable de l'accueil me surveille du coin de l'œil, suspicieuse depuis que je lui ai dit que j'attendais "someone". Elle a insisté pour garder mon ID. 'It's building policy for the visitors' m'a-t-elle assurée. Je croyais avoir hérité d'un traitement spécial pour défaut d'informations ou dégainé débraillée. Mais en voyant passer coup sur coup dans le lobby une quarantenaire dans une robe à la coupe et la couleur indéfendables, puis un type récupérant sa pièce d'identité à la sortie de l'ascenseur le plus simplement du monde, je compris que mon inquiétude était infondée, la prudence de l'employée en uniforme la norme.

La visite aura duré en tout et pour tout cinq minutes. Le temps pour moi d'être étonné du spacieux de la chambre pour un tel prix et de voir la propriétaire me ramener à la réalité en m'indiquant que la chambre à 3000 dirhams n'était plus disponible mais que celle à 5000 qu'elle me proposait était toute

même bien plus confortable. Retour au lobby donc, pour récupérer mon ID et continuer vers ma seconde visite.

Au point de rendez-vous je vis débarquer deux types dans un Porsche Cayenne bordeaux du meilleur goût. Un jordanien tout sourire vint me serrer la main en m'informant que la chambre que je souhaitais visiter venait d'être louée mais qu'il avait deux chambres de disponibles dans un appartement superbe mais pas exactement dans le même quartier. Je sentis l'embrouille mais comme mon troisième contact ne répondait pas je montai de mauvaise grâce dans l'auto. Son acolyte tenta de me faire la conversation, un algérien qui pensait que me parler en français allait me mettre en confiance. Arrivé dans au quarantième étage d'une tour que je devinai n'être pas de première jeunesse, j'avais le choix entre deux chambres : 12 mètres carré avec lit double mais sans fenêtre ou 7 mètres carré en lit simple avec vue sur la mer. Ni l'une ni l'autre n'était très convaincante, mais la tour était au pied du métro, ce qui, n'étant pas véhiculé, était indispensable pour moi. Il y avait aussi des terrains de tennis au deuxième étage une rareté, à côté de la piscine qui elle était un minimum ici.

A bien y réfléchir je crois que ce qui a définitivement fait pencher la balance, c'est le petit aparté de mon nouvel ami francophone qui avec sa voix mielleuse de vendeur de tapis m'assura :

- Entre nous c'est un super deal, il est passé de 3000 à 2800 dirham pour toi, le métro, la vue, les colocs tous très très pro, tu ne trouveras pas mieux.

Il a sûrement cru que son petit speech m'avait convaincu mais si je fus si prompt à accepter la chambre c'est plutôt pour qu'il arrête de m'embobiner. Je ne supportais pas sa gueule enfarinée pas plus que je n'avais confiance en ce jordanien gominé et tout affairé qui m'affirmait que les deux chambres seraient louées dans la journée.

3.

Pour ce qui est de la location des chambres, il n'avait pas menti ou peu, puisque qu'un indien emménageait dans la chambre sans fenêtre le lendemain matin. En revanche, c'est sur d'autres aspects de l'appartement qu'il m'avait roulé. Premièrement sur le nombre de housemates, j'étais soi-disant le sixième et, par conséquent, j'en avait déduit une capacité maximale de sept personnes. Je me rendis vite compte, en découvrant de nouvelles têtes pendant mes deux premières semaines, que nous étions minimum une dizaine. En effet, une porte, que j'avais imaginé comme celle d'une chambre, donnait en vérité sur un couloir où s'étendait cinq chambres de plus.

J'avais déjà fait des colocs nombreuses mais là c'était un record, nous vivions à douze dans un appartement. Onze chambres dont une occupée par un couple russo-ukrainien. Assez agacé du mensonge de mon propriétaire ou intermédiaire ou gérant (pas évident de comprendre leur statut à ces magouilleurs), je me dis finalement que parmi tous ces gens j'en trouverais bien deux ou trois avec qui m'entendre.

Bien vite je me rendis à l'évidence que la grande majorité de mes colocataires n'étaient pas là pour socialiser. Je croisais bien de temps en temps un égyptien et un nigérian plutôt sympathiques mais sans qu'il y ait véritablement d'atomes crochus. Les trois seuls qui paraissaient partager quelques moments dans les parties communes étaient un tchèque et deux Indiens. Le tchèque traînait constamment avec lui une odeur rance de mauvais cigare (je l'imagine mauvais, mais en toute transparence sans rien y connaître), qu'il fumait sur la petite terrasse en face de la petite fenêtre sans rideau de ma chambre. Lui-même s'embarrassait de la situation et me demandait si ce manque d'intimité ne me gênait pas. Bien sûr qu'il me gênait, mais là encore je connaissais une nouvelle entourloupe autour de cette tringle et de ce rideau qui auraient dû être posés le lendemain de mon emménagement et qui n'arrivaient pas.

Ce type d'Europe de l'est, pastry chef, n'était pas un mauvais bougre mais il avait la condescende d'un type qui essaie se convaincre de l'importance de son vécu quand il te raconte sa vie. Il prendre de grandes inspirations, répète des phrases creuses, t'explique ce qu'est un meilleur ouvrier de France en tentant maladroitement de se donner une contenance. Ses deux acolytes indiens, Laurel et Hardy, une tige et une boule. Le gros je l'avais pris en grippe au bout de trois jours pour deux raisons ridiculement insupportables. La première étant sa mauvaise habitude de me griller la priorité à la douche, comme si dès qu'il entendait la porte de ma chambre s'entrebâiller il se précipitait dans cette maudite salle de bain. Salle de bain, que selon mon cher propriétaire j'aurais dû être le seul à utiliser et qui consistait en un pommeau de douche coincé entre une cuvette de toilette et un lavabo. Attention je ne blâmais pas Fatou l'indien pour les turpitudes du gominé jordanien, mais cette manie de me bloquer tous les matins, sans doute pour exhaustivement laver ses foutus plis et replis, me mettait hors de moi. Le summum de l'irrespect était atteint quand, débarrassé de son costume, il enfilait un short de bain taille XS pour

déambuler dans l'espace commun, exhibant sans vergogne une raie à faire vomir une aide-soignante d'Ehpad des plus endurcies. L'autre tige me fit également passer de l'indifférence à l'antipathie dans sa manière tellement niaise de pouffer aux énormités que débitaient les deux autres. Bien malgré moi j'entendais leurs conversations sur le balcon où ils décrivaient en terme assez crus leurs conquêtes respectives. Et comment j'ai pris celle-ci et ce qu'elle a bien accepté de me faire celle-là. De ma fenêtre je devinais dans le noir la silhouette de Fatou, en me disant que la dernière fois que ce spécimen avait dû approcher une femelle cela devait remonter au temps où il avait encore un contact visuel direct avec sa verge. Autant dire que vu les années qu'il avait dues lui falloir pour accumuler toutes ces strates de graisse, la probabilité d'une relation non tarifée dans les vingt ans écoulés était extrêmement mince. Son seul frisson sexuel avait dû survenir dans un jeu de touche pipi avec une cousine bègue ou au strabisme délicieux vers 12-13 ans. Un tableau loin du coup torride qu'il était en train de dépeindre. Non vraiment, plutôt que de déblatérer sur une blonde imaginaire il pourrait me laisser pioncer ce connard. Je deviens vulgaire mais le tchèque en rajoutait des caisses en expliquant comment "pick up hot girls". Je ne suis pas coach en séduction mais "Viens chez moi, à 45 ans je partage encore un appart avec douze personnes" doit y avoir mieux comme "Pick up line".

Enfin, bon an mal an, je survivais dans cette coloc de l'enfer. Le point de non-retour est survenu pour une histoire de merde, littéralement. En rentrant du bureau j'avais aperçu Fatou sortir de la salle de bain. Une demi-heure après, en voulant me soulager la vessie, je me rendais compte que ce gros porc avait bouché les chiottes. N'y tenant plus je pissais sur cet amas immonde et allais demander des comptes à la boule indienne. Attablé avec ses deux grands copains je lui demandais si il comptais déboucher mes toilettes.

– I don't know what you are talking about.

Il jouait l'étonné et par la même occasion se foutait bien de ma gueule.

– I am sure you didn't flush properly, I'm gonna show you.

M'apprendre à tirer la chasse, alors que ce sont ses déjections matinées de curry qui obstruent les sanitaires communs, mais je vais le saigner ce goret.

Ce devait être l'acidité de ma pisse qui au contact des restes d'épices avait désagrégé ses sels car le tout parti au premier coup de chasse d'eau. Quel fion ! Et je ne parle pas des deux mètres cubes de graisse qu'il avait exposé en se penchant, mais bien de l'enchaînement des événements particulièrement favorable à Fatou qui venait de se dérouler. Les deux autres avaient suivi toute la scène et le trio s'en retournait goguenard vers la cuisine.

S'en était trop, de retour dans ma chambre j'envoyais un message bien salé à mon landlord en lui exposant tous les désagréments qui, additionnés, rendaient cette coloc insupportable. Le mensonge sur le nombre de locataires, la chambre sans rideaux qui donne sur un balcon où tout le monde vient fumer,

une isolation merdique, un salon coupé pour faire des chambres supplémentaires, une salle de bain privative qui ne l'est vraiment pas et des gros porcs de colocs. Il me répondit en m'affirmant qu'il avait seulement dit que cette salle de bain était peu utilisée, que si j'étais pressé je pouvais acheter un rideau moi-même et cerise sur le gâteau qu'il venait de recevoir un message de Fatou décrivant mon irrespect des parties communes. Le salaud, s'il était évident pour tout le monde qu'il ne manquait pas de graisse, j'apprenais à mes dépens qu'il ne manquait pas d'air non plus.

Je l'entendais glousser dans le salon jouxtant ma chambre, je saisisais ma raquette de tennis, qui ne m'avais encore jusque-là jamais servi (impossible de trouver un partenaire dans cette foutu ville), en imaginant justifier de l'avoir casée dans ma valise quand elle fracasserait le crâne de cette ordure. Une main sur le manche immaculé, je venais de reposer un sur-grippe, et l'autre sur la poignée, j'eus une pensée furtive et salvatrice. Je me vis dans une salle d'interrogatoire face au consul venu m'aider dans ma défense, expliquer avec difficulté les raisons qui m'ont poussées à éclater ma raquette contre cet abruti. Comment justifier un tel gâchis ?

Je reposai donc ma fidèle Head puis éteignis la lumière. Allongé dans mon lit une-place une pensée me fit frissonner, si j'avais eu un balai à chiotte à portée de main je serais probablement un meurtrier à cette heure.

Dès le lendemain je me mis en quête d'une nouvelle coloc, après cinq jours de recherche extrêmement motivée et intensive j'avais trouvé la perle rare. Lors de la visite le gérant de l'appart trouva mon attitude étrange quand je voulus vérifier le nombre de chambres, rencontrer tous les colocataires et lui faire répéter quinze fois que la salle de bain était bien privative. Devant son étonnement mêlé de gêne je lui exposais ma situation actuelle. Il prit un air compatissant et m'interrogea sur la nationalité de mon précédent landlord. Par prudence je répondis que je ne savais pas et lui demandai :

- And you, Where are you from?
- Jordania. He probably wasn't Jordanian right? M'indiqua-t-il dans un éclat de rire.

Il avait les cheveux rasés sans aucune trace ou odeur de gomina. A moitié rassuré je lui rendis son sourire :

- Probably not.